EXTRAIT

DE LA

BIOGRAPHIE

MÉDICALE.

FRANKLIN (Benjamin), né à Boston, dans la Nouvelle-Angleterre, en 1706, et fils d'un fabricant de chandelles et de savon, s'occupa des mêmes objets dans sa première jeunesse, puis entra en apprentissage chez un coutelier, et enfin chez un imprimeur, où il puisa et alimenta son goût naturel pour l'instruction, ce qui décida de sa vie toute entière. A l'âge de quatorze ans, Franklin composa deux ballades, qui furent imprimées et eurent un grand débit. Son père, homme d'un sens droit et d'ailleurs peu sensible aux charmes des lettres, loin de sourire à ces premiers succès, le détourna de cette carrière, et Benjamin, ainsi qu'il le disait lui-même long-temps après, échappa de la sorte au malheur de devenir assez probablement un mauvais poète. La lecture des anciens auteurs avait pour lui beaucoup d'attrait; celle de Xénophon alluma, dans son ame ardente, la noble passion de s'illustrer un jour par des services signalés rendus à son pays. Franklin prit aussi, dans ce grand écrivain, le modèle et la méthode du doute qu'il porta à son tour si loin, qu'il ne prononçait sur les choses, en apparence les plus évidentes, qu'après les avoir examinées fort attendivement et à plusieurs reprises. Benjamin résolut de partir pour l'Angleterre, avec l'intention de se perfectionner dans l'art qu'il avait embrassé. Bientôt il dirigea, à Londres, dans l'imprimerie de Palmer, la seconde édition de la *Religion naturelle* de Wollaston et l'impression de plusieurs autres ouvrages. Les relations fréquentes qu'il eut avec le hollandais Mandeville, auteur de la *Fable des abeilles*, avec Pemberton, Hans Sloane et Collinson, étendirent beaucoup ses connaissances. A l'âge de vingt-deux ans il retourna en Amérique, s'établit à Philadelphie, et y monta une imprimerie. Il fondait lui-

même ses caractères, et gravait une partie de ses vignettes. Un papier public qu'il rédigeait avec beaucoup de succès, lui procura l'impression de tous les actes du gouvernement des provinces de Pensylvanie et de Newcastle. Les connaissances étendues et variées qu'il développa en physique, en morale, en politique et en économie privée et publique, fixèrent sur lui, de toutes parts, les yeux de ses compatriotes. L'augmentation de sa fortune lui permit de fonder, en 1731, la première bibliothèque publique qu'ait eue l'Amérique, et ce précieux dépôt littéraire, accru rapidement par les dons de quelques personnes estimables qui pensaient, avec raison, que les lumières sont un besoin indispensable des sociétés humaines, ouvrit une source abondante d'instruction pour le Nouveau-Monde. L'année suivante, c'est-à-dire en 1732, Franklin commença la publication de son Bonhomme Richard. Cet ouvrage, destiné aux progrès de la raison publique, fut recherché avec tant d'avidité, qu'on en vendit jusqu'à dix mille exemplaires dans une seule année. Voici quelques-unes des maximes qu'il renferme : « Nous sommes tous passagers sur le vaisseau de l'état; il faut noyer celui qui ne veut pas contribuer à son entretien. » « Si nous réfléchissons bien, nous verrons que notre paresse nous coûte deux fois autant que le gouvernement, notre vanité trois fois, et notre imprudence quatre fois davantage. » « L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail. » « La clé dont on se sert est toujours claire. » « Ne perdons pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. » « Avec du travail et de la patience, la souris coupe un cable. » « Faute d'un clou, le fer du cheval se perd; faute d'un fer, on perd le cheval; faute du cheval, le cavalier lui-même est perdu, car son ennemi l'atteint et le tue. » « Si la cuisine est grasse, le testament est maigre. » « L'entretien d'un vice coûte plus cher que celui de deux enfans. » « Quiconque achète le superflu, vendra bientôt le nécessaire. » « Le soleil du matin ne dure pas tout le jour. » « Il est plus aisé de bâtir deux cheminées que d'entretenir toujours le feu dans une. » Franklin forma, en 1738, à Philadelphie, la première compagnie de secours et d'assurance contre les incendies; il devançait ainsi de près d'un siècle, au moins pour la France, l'une des institutions les plus avantageuses à la société. En 1734, il annonca à Collinson, riche négociant, ardent philantrope et membre distingué de la Société royale de Londres, ses recherches et ses découvertes sur l'électricité. Il était arrivé aux mêmes résultats que Dufay, sans connaître ses travaux, et il avait démontré, comme lui, par des expériences exactes, la distribution de l'électricité sur les deux surfaces, intérieure et extérieure, des bouteilles de Leyde. Franklin reconnut, le premier, la faculté que possèdent les pointes de dé-

terminer lentement, et à distance, l'écoulement ou la soustraction du fluide électrique, et par une heureuse application de ce fait, il conçut le projet d'attirer l'électricité des nuages sur la terre, et de maîtriser ainsi la foudre elle-même. Il résolut ce problème, pour ainsi dire en jouant, car il eut recours à un cerf-volant qu'il éleva dans un temps d'orage; il suspendit une clé au bas de la corde, et essaya d'en tirer des étincelles. Ses premières tentatives ne réussirent pas; mais une légère pluie étant survenue, elle humecta la corde, en fit un meilleur conducteur, et Franklin obtint des étincelles. On a remarqué, avec fondement, qu'un conducteur plus humide ou qu'un nuage plus intense aurait produit une accumulation d'électricité qui eût immanquablement tué Franklin sur la place, comme l'a été Richmann à Pétersbourg. Tout le monde connaît l'application qu'il fit de cette découverte à la conservation des édifices, et il dut éprouver une grande satisfaction en voyant les deux mondes adopter avec empressement ses paratonnerres. Occupé d'objets moins grands, mais toujours utiles, Franklin introduisit dans sa patrie, et ensuite en France, des cheminées économiques qui, au moyen de conducteurs et de soupapes, rejettent le calorique dans les appartemens. Il perfectionna l'harmonica, et inventa une machine pour courber les bois. Franklin procura aussi à son pays, avec de grands soins et de grandes dépenses, un établissement d'éducation assorti à ses besoins, et destiné à l'enseignement de langues grecque et latine et des mathématiques. A peu près dans le même temps, il fit adopter l'exécution d'une maison consacrée au soulagement des malades et des pauvres, dont un homme obscur et bienfaisant avait donné le plan sans pouvoir le faire accueillir. La juste considération qu'attiraient à Franklin tant de services, lui avait procuré l'emploi de directeur particulier des postes de Pensylvanie, et peu après, il devint directeur général. Des partis d'Indiens insultaient souvent les frontières étendues des colonies américaines, et y commettaient de grands ravages. On crut indispensable de leur opposer une résistance sagement combinée; il y eut des commissaires nommés à cet effet, et Franklin fut du nombre. Ce fut lui qui rédigea l'acte, dit le *plan d'Albany*, du lieu où il fut arrêté, et dans lequel on proposait une forme nouvelle d'administration des colonies. Ce plan, fruit d'une haute sagesse, et vivement sollicité par les besoins des colons, et même les intérêts mieux entendus de la mère-patrie, eut un sort bizarre. Soumis au gouvernement des provinces, il leur parut trop favorable à la prérogative royale, soumis au conseil du roi, il parut beaucoup trop populaire. Le nom de Franklin, déjà si avantageusement connu dans les sciences, va se trouver désormais lié aux plus grandes révolutions politiques. Les colonies de l'Angleterre contribuaient,

avec la plus grande libéralité, aux dépenses de la guerre, lorsqu'elles furent, en 1757, obligées de faire des représentations sur l'état d'épuisement où elles se trouvaient. Franklin fut encore envoyé à Londres; il revint en Amérique en 1762, et reçut des remerciemens publics des provinces des Massaschussets, de Georgie et du Maryland, qu'il avait représentées en Angleterre. En 1764, de nouveaux intérêts coloniaux nécessitèrent un nouveau voyage de sa part. Des impôts établis, supprimés, modifiés ou maintenus, portèrent l'exaspération dans l'esprit des Américains. Franklin fut mandé à la barre du parlement britannique pour y subir un interrogatoire sur la situation morale et politique de son pays. Là, avec la plus courageuse simplicité, il annonça aux Anglais que leur insatiable cupidité romprait les fers de l'Amérique. « Les questions qu'on lui fit, a dit un écrivain distingué, étaient préparées; on aurait cru, au contraire, que c'étaient ses réponses. » L'Angleterre affecta de ne point croire à la sincérité de Franklin, et continuant à être aveuglée par la soif des richesses et de la domination, la guerre fut déclarée. Les Américains avaient déjà député secrètement, vers le cabinet de Versailles, Silas-Deane, pour tâcher d'obtenir des secours et même la coopération armée de la France en cas de rupture. Franklin succéda, comme ministre plénipotentiaire, à ce premier négociateur, et il débarqua à Nantes, le 17 septembre 1776, avec une cargaison de tabac pour se défrayer de ses dépenses. Il se logea aux portes de la capitale, dans l'une des plus agréables maisons de Passy. Dans ses fréquentes excursions à Paris, il attirait partout la foule sur ses pas. Son aspect simple et affable, et une tête ample, chauve et vénérable, couronnant un corps robuste et bien proportionné, inspiraient à la fois l'attachement et le respect. Dans tous les cercles où il paraissait, il était comblé d'hommages, et les femmes surtout lui prodiguaient, à l'envi, leurs caresses; mais ce qui laissera de plus longs souvenirs, c'est l'entrevue de Franklin avec Voltaire, à l'Académie des sciences. Le poète, ou plutôt l'homme universel, aborda le savant et l'homme d'état en lui adressant la parole en anglais. Les spectateurs, placés le plus près d'eux, firent observer à Voltaire qu'on désirait entendre leur conversation. *Je vous demande pardon*, leur dit-il, *j'ai cédé un moment à la vanité de parler la même langue que M. Franklin.* Celui-ci présenta à Voltaire, non son fils, comme on l'a dit, car il servait comme officier dans l'armée anglaise, mais bien l'aîné de ses petits-fils, et il lui demanda sa bénédiction. Voltaire étendit, avec précipitation, ses deux mains sur la tête du jeune homme, et lui dit, avec la plus énergique inspiration : *God and liberty;* Dieu et la liberté. Lorsqu'à la fin de la séance Franklin et Voltaire se

séparèrent, ils s'embrassèrent les larmes aux yeux, et les spectateurs enthousiasmés partagèrent presque tous leur attendrissement. La haute considération dont jouissait Franklin dans toutes les classes de la société, ses talens et la confiance qu'il avait su inspirer, déterminèrent le gouvernement français, en 1778, à prendre une part active dans la guerre de l'indépendance, en envoyant aux Américains des flottes et une armée de terre commandées par d'habiles généraux, et en permettant à plusieurs officiers, d'un mérite reconnu, de prendre du service dans l'armée des Etats-Unis aux ordres de ce grand capitaine qui s'est immortalisé encore moins par ses éclatantes actions militaires que par son respect pour la liberté publique. On sait que les succès des armées française et américaine, la défaite et la prise de Cornwallis et des troupes sous son commandement, forcèrent l'Angleterre à reconnaître l'indépendance des Etats-Unis, et qu'un traité de paix fut enfin signé le 3 septembre 1783. Franklin ne quitta cependant la France que quand il eut ouvert d'autres sources de prospérité pour son pays, en faisant, avec la Prusse et la Suède, des traités d'alliance et de commerce. Pendant sa résidence en France, il assistait fréquemment aux séances de notre Académie des sciences, dont il était associé étranger. Il prenait un grand intérêt et souvent une part active aux travaux de cette compagnie savante, ainsi qu'à ceux de la Société royale de médecine. Son appui fut plus d'une fois utile à cette dernière institution, si contrariée à sa naissance, malgré tout ce qu'elle donnait et tout ce qu'elle a réalisé d'espérances. C'est à ce dernier titre surtout que nous avons cru devoir insérer, dans cette Biographie médicale, une courte notice sur un homme dont l'histoire étendue se trouve partout. Franklin prit congé de la cour de France, et déjà habituellement souffrant des douleurs de la pierre depuis longtemps, il retourna dans sa patrie en 1785. Son arrivée fut un triomphe; bientôt il fut nommé gouverneur de la Pensylvanie. Cette province ainsi que plusieurs autres trompèrent son espoir. Elles étaient déchirées par des factions qui menaçaient leur sûreté et leur indépendance. Inébranlable dans ses opinions politiques, Franklin, qui vit la liberté compromise, provoqua et obtint la convocation des états-généraux, qui eut lieu à Philadelphie en 1788. On y remédia, en grande partie, avec un succès auquel est due la prospérité actuelle et toujours croissante des Etats-Unis. Franklin jouissait du libre exercice de toutes ses facultés intellectuelles et morales; mais accablé encore plus par les infirmités que par l'âge, il mourut le 17 avril 1790. Peu de temps avant d'expirer, il dit à ceux qui l'environnaient : qu'un homme n'était parfaitement né qu'après sa mort. Le congrès ordonna que les provinces confédérées rendissent les plus grands

honneurs à sa mémoire : jamais ordre ne fut plus religieusement exécuté. L'Assemblée constituante de France décréta aussi un deuil public, et ce fut Mirabeau qui en fit la proposition en ces termes : « Franklin est mort. Il n'est plus cet homme qui affranchit l'Amérique, et versa sur l'Europe des torrens de lumières. Le sage, que deux mondes réclament, tenait sans doute un rang bien élevé dans l'espèce humaine. Les nations ne doivent porter que le deuil de leurs bienfaiteurs, mais l'Europe, éclairée et libre, doit du moins un témoignage de souvenir et de regret à l'un des plus grands hommes qui aient jamais servi la philosophie et la liberté. » Le testament de Franklin fut comme sa vie une suite de dispositions généreuses et philantropiques; on remarqua surtout le legs suivant : « Je laisse à mon ami, à l'ami du genre humain, le général Washington, le bâton de pommier sauvage avec lequel j'ai coutume de me promener. Si ce bâton était un sceptre, il lui conviendrait de même. » Franklin avait composé pour lui-même l'épitaphe que l'on va lire, et qui montre la forme et l'originalité de son esprit : « Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre, dont les feuillets sont arrachés, et la dorure et le titre effacés. Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaîtra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. » On avait fait du vivant de Franklin un grand nombre d'inscriptions destinées à être placées sous ses portraits. Après sa mort, on en fit d'autres destinées à honorer sa mémoire et orner son tombeau. Tout le monde a retenu ce beau vers latin attribué à Turgot :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.

En 1792, la ville de Philadelphie fit élever à Franklin une statue en pied, qui a été placée sur le fronton de la bibliothèque publique. Le philosophe américain est revêtu de la toge romaine. Son bras gauche repose sur un groupe de livres, et sa main, du même côté, tient un rouleau de papier, tandis que la main droite s'appuie sur un sceptre renversé.

L'édition française la plus complète des Œuvres de Franklin, surtout pour ce qui regarde les sciences physiques, est celle qui a été publiée par son ami Barbeu du Bourg, docteur en médecine de la Faculté de Paris (Paris, 1773, 2 vol. in-4°.). La plus grande partie des pièces qui forment cette collection avait paru, à différentes époques, dans les recueils académiques, et surtout dans ceux de la Société royale de Londres. Indépendamment de ces Mémoires, on trouve encore, dans les Transactions philosophiques, 1°. un *Mémoire sur la manière de calmer la violence des flots dans les orages, en répandant de l'huile autour des vaisseaux*, 1774. 2°. La *description de la cheminée économique de Pensylvanie en* 1787, perfectionnée par Désarnod en 1789.

Franklin a rédigé, en société de quelques hommes de lettres, un ouvrage périodique, publié à Anvers, en 1776 et années suivantes, sous le titre :

Affaires d'Angleterre et d'Amérique.

Mémoires de la vie de Franklin, écrits par lui-même, adressés à son fils. Trad. en français, Paris, 1791, 1 vol. in-8°. – en allemand, Berlin, 1792, in-8°., avec la science du Bonhomme Richard.

Ce dernier onvrage avait paru en français en 1778, in-12. Ginguené en donna, en 1794, nne meillenre édition, précédée d'un abrégé de la vie de Franklin, et suivie de son interrogatoire devant la chambre des communes. L'édition la plus recherchée de la science du Bonhomme Richard est celle qui est due au célèbre typographe Cansse, de Dijon, et qui parut dans cette ville, en anglais et en français, en 1795, in-8°.

Castera a donné la meillenre tradnction de la Vie de Franklin écrite par lui-même. Elle est snivie de ses œuvres morales, politiques et littéraires, la plnpart inédites (Paris, an VI (1798), 2 vol. in-8°.).

Les Œuvres de Franklin, en anglais, ont été réunies et publiées à Londres, 1806, 3 vol. in-8°. L'Eloge civique de Benjamin Franklin fut prononcé, le 21 juillet 1790, dans la rotonde (halle aux blés), an nom de la commnne de Paris, par l'abbé Fauchet. Il fut imprimé de snite avec d'intéressantes notes de Le Roi ~~de l'Académie des sciences~~. Condorcet loua Franklin sur un ton plus convenable, en prononçant son éloge dans une séance publique de l'Académie des sciences. Ce beau morcean a été inséré dans le volume des Mémoires pour 1791.

PAR R. DESGENETTES.

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE.